

L. D'ASCO

RÉDACTEUR EN CHEF-DIRECTEUR
Tous les Bureaux de Poste reçoivent
les abonnements à la Bavarde

ABONNEMENTS

France..... UN AN Fr. 12
Etranger..... 18
On reçoit les abonnements de TROIS
et de SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Paris et Province : 27, rue de
Clignancourt.
Lyon : 35, rue Thomassin, boîte place
des Terreaux, 6, à Lyon.

A. De LATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

France..... UN AN Fr. 12
Etranger..... 18
On reçoit les abonnements de TROIS
et de SIX mois sans frais
dans tous les bureaux de poste

LES ANNONCES ET RÉCLAMES

sont exclusivement reçues
à l'Agence V. FOURNIER
14, rue Confort, Lyon
à Paris, à l'Agence HAVAS
8, place de la Bourse

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI A PARIS ET LYON ET LE VENDREDI EN PROVINCE

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que rira est le propre de l'homme.
François RABELAIS.

LA CHANSON ET THÉRÈSE

Tirage justifié

55,000 EXEMP.

VENTE DANS LES GARES

A dater de ce numéro, les exemplaires de
la BAVARDE vendus dans les gares, seront
ceux de leur ville.

LE CONSERVATOIRE

DES
CHOURINEURS

S'il est beaucoup de vieillards ennuyeux il en est aussi de très amusants. D'aucuns restent jusqu'à la dernière heure possesseurs de leur gaieté et de leur verve. Le XIX^e siècle, ce gâteau qui vient d'entamer son quatre-vingt-quatrième hiver, nous bombarde à chaque instant des surprises les plus inattendues. Celle dont je veux parler n'est pas la moins originale de toutes : il s'agit de l'école de musique de la maison centrale de Poissy. Un conservatoire, ni plus ni moins, le Conservatoire des Chourineurs. Pour être excessivement exorbitante, la chose n'en est pas moins vraie. Un poète qui n'a pas toujours été drôle a dit : Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Bien des gens vont s'imaginer qu'il s'agit ici d'une de ces quatuorze phénomènes dont les canariers fumistes ont coutume d'orner leurs colonnes : C'est une erreur. Quelque bonne envie que j'aie de rire, je suis forcé de le dire : Je parle sérieusement. Les détenus de Poissy apprennent la musique. Il est bon de tempérer Cartouche avec un peu de Chopin et de Beethoven. Aussi bien ne pourrions-nous pas nous plaindre de vivre dans une époque morose. Il faut que la société soit d'autant plus mélancolique si de telles innovations ne peuvent réussir à l'égarer. Des gens se sont occupés d'apprendre l'éloquence aux phoques ; d'autres font pirouetter des éléphants ; un clown des Folies-Bergères transforme un cochon en maître de menuet. Apprenons donc le grand air d'Hérodiade aux condamnés. Tirez l'échelle après cela ! Pas du tout. N'en tirons pas notre étourdissante marche ascensionnelle. Le XIX^e siècle a pris pour devise : *Toujours plus haut* en dépit de M. Thiers qui ne voulait pas de chemins de fer.

Le peuple français ne blagueur va se hâter de ridiculiser cette trouvaille. Il aura tort, car elle est absolument géniale. — Ignorez quel est l'homme éclairé qui la mise en lumière, mais je déclare hautement que ce monsieur là mérite sa statue. Un piédestal de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire — Balzac viendra plus tard.

Il est une chose certaine, irréfutable, la musique habilement dosée et savamment appliquée communique aux esprits les plus sanguinaires et les plus indomptables une douceur que je qualifierai de sérénité, sinon de mielleuse. — Elle dissout les mauvaises pensées et disperse les sentiments criminels. Elle est à la fois la glycérine et la veloutine de l'âme. Je dirai plus, elle béatifie. Chaque coup de bâton sur l'échine d'un galérien un peu plus « bête féroce » — Une mélodie fait du plus grand scélérat l'être le plus inoffensif : une bête à bon Dieu. Tropmann serait peut-être à l'heure présente le modèle des citoyens français, s'il avait entendu la *Chanson des Bûes d'Or*. — Un orgue de Barbarie disloque un air ; il jette aux quatre vents les notes enivrantes des *Jolis lilas blancs* qu'adorait ma mie et nous avons un Billot de moins. — C'est clair comme un chapitre de *Lutèce*.

Donc le manoir de Poissy va posséder son orchestre et sa chorale. Je salue le cerveau duquel est jaillie cette invention sublime ; elle sera l'un des plus grands enseignements des temps modernes. A Carthage ou à Rome on n'eût pas trouvé cela.

Le jour du couronnement de la rosière, la fanfare des chourineurs en grand uniforme se rendra sur la place, escortant M. le maire, décoré du son écharpe. Des mesures seront prises pour que les musiciens n'écharpent personne. Après le grand air des *Cent vierges*, solennelle-

ment exécuté par la fanfare, aux applaudissements des foules électrisées, la chorale entonnera :

Salut ! demeure chaste et pure !

La rosière couronnée de lys et d'autres emblèmes de candeur, les chefs de musique viendront déposer quelques baisers sur son front immaculé, puis tout se terminera par un vitriol d'honneur offert par les autorités. Le lendemain, les journaux de la région annonceront à grand renfort de clichés et d'adjectifs que la cérémonie a été des plus brillantes, grâce au concours des chourineurs et surtout à la maîtrise de l'éminent directeur de la chorale, M. Billot, dit Pince-Dur, auteur d'un grand nombre de sonates et de divers attentats à la pudeur. Le contraste pourra choquer quelque peu le septuagénaire enrôlé de routine, mais la foule que rien n'étonne et qui se pare du « nil mirari » lira cela comme le plus innocent compte rendu.

De temps en temps, quelques grands sujets surgiront du Conservatoire de Poissy : barytons ou ténors — MM. Vaucoirel et Carvalho signeront des engagements fabuleux et six mois après l'arrestation d'un chapeau quelconque, on apercevra son nom en vedette sur toutes les colonnes Morris du boulevard :

Ce soir, à l'Opéra-Comique
Début du chef de la bande de Neuilly !

Quel effet ! Quelle nouveauté. Les Américains sont enfoncés. Tout Paris pschuteux voudra voir le nouveau Talazac ou le nouveau Capoul. Bien entendu les chanteurs seront amenés au théâtre monnaieux aux mains dans la voiture cellulaire. Les chanteuses leurs camarades ne porteront que du tac afin de ne pas révéler leurs convoitises et tout marchera comme sur des roulettes. De très grandes dames pourront s'empêcher de ces somités musicales. Les intrigues seront alors absolument romanesques. Deux sergents de ville accompagneront le détenu chez la flirtuse et filie l'amoureuse causerie, le recueilleront à la porte pour le reconduire dans son cachot. Que ce sera beau pour les dames du noble faubourg de se pamer entre les bras de quelque jeune brigand et comme cela reposera des étreintes molles des bouddins émiacés. — Ce sera délicieux et d'un vian !

L'assassin de la rue Vivienne débutant dans Guillaume-Tell ou dans *Fra Diavolo* quel clou de diamant pour un directeur ! Quelle émotion lorsque paraîtront des affiches ainsi rédigées :

CE SOIR IRREVOCABLEMENT
DERNIÈRE REPRÉSENTATION
DE HENRI VIII

Avec le concours de M. Pige-la-Galette qui sera exécuté demain matin

PLACE DE LA ROQUETTE
On quittera sa loge pour aller à la guillotine ; la représentation de l'Opéra pour celle de l'échafaud. On applaudira M. de Paris après Pige-la-Galette. Ce sera du plus pur vingtième siècle. Que l'en semble Robida ?

Ca et là, quelques compositeurs se révéleront. Ils viendront faire ombre sur la gloire de Gounod et eclipseront le soleil de Saint-Saëns. Il y aura le grand compositeur Bec-de-Canne et le petit maître des dames ; le faiseur à la mode, celui qui mettra la poudre de riz en musique.

Après les *Cœurs d'Artichaut*, de Jules Klein, tous les journaux annonceront *Plumes de Rossignol*, *Fleur de Bagne*, *Cupidon garde chourme*, le *Gilet aux amours*, par l'exquis Bibi-Clarinet, ex-souteneur. Et l'on verra les œuvres d'Alphonse Bibi sur les pianos de toutes les dames qui se piquent de dilettantisme.

La fanfare et l'orchestre de Poissy seront la gloire de la commune. On les verra marcher de succès en succès dans les divers concours ou festivals musicaux. Leurs bannières seront constellées de médailles — médailles de fer blanc, s'entend. — On ne verra pas pour l'honneur de l'art que les exécutants laissent les trophées si péniblement acquis.

Les salons à la mode s'arracheront les violoncellistes en renom. On les rencontrera chez tous les ambassadeurs, à tous les punchs et dans toutes les soirées artistiques aux côtés de Galipeaux et de Coquelin cadet.

Des Pleyels et des Erhards seront installés dans les cellules des réfrac-

taires et des indomptables. Ce sera une bonne aubaine pour les araignées qui adorent le piano. La paille humide, le pain noir, la cruche d'eau, les barreaux tordus, toutes ces choses ne manquent pas d'inspirer les prisonniers. Ils feront des chefs d'œuvre macabres plus étourdissants que les valse de squellettes de Rollinat, cet apôtre de la névrose.

Tout le demi-monde accourra à Colonne, le jour où un artiste débutera après quinze ans de réclusion. Toute la critique sera là, Sarcy, Prevel, Lapommeraye, Chapron, Trogoff et Saint-Savin. On se battra pour avoir son portrait et sa biographie.

On sortira de là avec un appétit d'enfer et l'on ira souper chez Brehant ou Peters en se figurant qu'on ronge des crânes à la Boréfaise et des chauves-souris aux câpres.

Une chose m'étonne. Puisqu'on fait de Saint-Lazare une sorte de Lycée Fénelon ou Saint-André-des-Arts, pourquoi n'y apprendrait-on pas aussi la musique ? Que de divas, que de divettes et d'étoiles en sortiraient ! Après le trottoir, les planches qui sont quelquefois un trottoir de bois. La musique à Saint-Lazare, ce serait un grand coup à la prostitution.

La musique est la varlope qui doit aplanir notre civilisation, l'onguent qui doit le débarrasser de ses verrues.

La musique adoucit les mœurs. Il y a dix mille ans qu'on dit cela. Je ne prendrai qu'un exemple, et j'irai le chercher très loin, dans la Bible : L'irascible Saül et le harpiste David.

L. d'Asco.

COMPLAINTES

A Mme la baronne de St-Olin.

Elle est seule dans son salon.
Le front penché, triste, indécise,
Et le temps lui semble bien long.
— « Dieu ! quel ennui ! »

Pauvre marquise !
La neige envahit le ciel gris,
Et par instants, le vent sanglote.
Le misérable aux traits maigris
Dans son taudis affreux grelotte.

Près d'elle, un feu clair et joyeux ;
Dans un fauteuil elle est assise,
Dans un fauteuil doux et soyeux,
— « Dieu ! quel ennui ! »

Pauvre marquise !
J'en suis plus d'un qui tend la main,
Et qui pour une obole implore :
La faim, la torture... et demain
Demain il aura faim encore.

Elle, laissez « ses pensées »
Gotte à la mandarine exquise
Et mord dans les marrons glacés.
— « Dieu ! quel ennui ! »

Pauvre marquise !
KARL MUNTE.

LA
CHANSON ET THÉRÈSE

Je ne suis pas de ceux qui admirent Thérèse et la souhaitent couronnée de tous les lauriers. Le formidable coup de tam-tam et les affiches flamboyantes qui ont salué l'apparition de cette femme m'ont laissé froid. Nos lecteurs ont déjà pu constater, la *Bavarde* n'a qu'une opinion. Elle n'adore pas aujourd'hui ce qu'elle brûlait la veille. Dans un précédent article j'ai parlé de Thérèse et je conserve la même attitude à son égard. — Ceux qui font d'elle une muse ne savent ce qu'ils disent ; le tablier de Mme Angot a quelquefois pu lui convenir : le péplum des immortelles ne lui sied pas. — Thérèse n'a rien fait pour la chanson française, l'une de nos gloires. La chanson française râle piteusement à l'heure qu'il est, et le coup de talon qu'elle a reçu de Thérèse n'est pas étranger à cette agonie — Elle n'a jamais été, ne sera jamais la chanteuse du peuple.

Le peuple est plus délicat qu'on ne le pense. Il aime les baguenauderies et les balivernes, mais il n'aime pas Thérèse. Il y a des insensés qui se figurent que le peuple est bête ; ces gens-là sont prodigieusement idiots ou profondément naïfs. Le peuple connaît ses grands hommes. On ne placerait pas une canne au paradis de l'Odéon lorsqu'on y joue du Molière. Un matin, je passais sous le péristyle de ce théâtre ; tout au bout, sous la galerie, quatre ou cinq gavroches gesticulaient ; dix ou douze ans à peine ; ils jouaient : *Vingt ans après*.

Le calicot aux manchettes neigeuses achète *Thiène* et *Gugusse*, le gamin des imprimeries et des fabriques, lorsqu'il a dix sous, se paie des livraisons de Dumas ou de Hugo.

Je le répète, Thérèse n'est pas la diva du peuple.

Thérèse est née avec l'amour des planches ; lorsqu'elle n'était que trottoir et qu'elle courait Paris un carton à la main, elle fréquentait déjà les coulisses. On se faufile partout avec des chiffons. Il est des ambitions qui germent d'elles-mêmes et qu'on ne peut éteindre ni refouler. Elle fut de celles qui veulent se faire voir et poser, s'offrir en pâture à la foule. Elle eut un trône : le comptoir du café Frontin. Elle débuta par le commerce des sourires. Desses dont l'autel était chargé de carafons et de soucoupes, elle fut adorée et courtisée par tous les cocodés d'alors. On quitta ses osseilles, on mena ses saluts. Elle ne se trouva pas satisfaite. Les madrigaux mielleux des muscadins sont piètre monnaie quand on aspire à la griserie des bravos.

Lorsqu'elle parut à l'Eldorado, ce fut une grande nouveauté : l'écho s'en répandit sur le boulevard, comme une traînée de poudre. La salle fut comble et la caissière applaudie. Elle chanta les *Canards tyroliens* et la *Femme à barbe*, l'une des plus massives inepties qu'il y ait naître le second Empire. C'était idéalément bête, donc c'était beau. La nouvelle chanteuse eut des fleurs et des poulets parfumés ; son nom grandit sur les affiches, elle fut solennellement sacrée étoile.

Sauvée par les premiers succès, elle devint savante en l'art de souligner les grivoiseries banales et les couplets égrillards. Elle devint experte dans la science du geste ; son nom fut sur toutes les bouches et dans toutes les feuilles. — Quand elle accourut provocante sur la scène de l'Alcazar, ce fut une véritable tempête. Tout Paris mondain, tout Paris saluait sa nouvelle idole, son hochet nouveau.

Devant un public fou, trépanant, elle chanta : *C'est dans l'nez que ça me chatouille*. On assure qu'il y avait des poètes et des gens de goût, ce soir-là dans la salle. Ceux-là durent pleurer bien amèrement et sortir bien écourés.

A la seconde chanson, le triomphe fut complet, délirant. Tous les gants craquèrent, les crevés faillirent le devenir d'avantage tant ils piaillèrent. Rien n'est sacré pour un sapeur, avait électrisé la salle. C'était beau, c'était sublime.

Louis Veuillot, cette vipère qui ne craignait pas la boue a parlé de Thérèse dans ses *Odeurs de Paris*. Je ne commente pas l'appréciation de venimeux écrivain, je la cite : « Son chant est indescriptible comme tout ce qu'elle chante. On peut en savourer la profonde ineptie. C'est d'une langue, d'aucun art, d'aucune vérité. Cela se ramasse dans le ruisseau. »

Le trop illustre pamphlétaire fait de Thérèse la diva du ruisseau. Certes, il y a là un peu d'exagération. Mais que pouvait être Thérèse à cette époque, si intimement gangrenée. L'ulcère impérial menaçait toute la société, — se révélant au milieu de cette pourriture, il lui était impossible de ne pas être pas atteint. La faute est au public de 1864 — ses soutiers de satin blanc furent tachés par la fange dans laquelle elle pataugeait : c'est tout naturel.

L'Alcazar était alors devenu le rendez-vous de la haute aristocratie ; des coups de blasonnés stationnaient devant ses portes. Celui de l'ambassadeur à côté de celui de la courtisane. Tout le high-life venait là. L'engouement général se répercutait jusqu'aux Tuilleries. Thérèse y fit clandestinement son entrée par un escalier de service.

Et carrement elle chanta son répertoire dans les salons dorés de l'empereur. Elle fut là ce qu'elle était au comptoir : elle fut encore plus grivoise, plus filée, plus flemme. Son sans-gêne plut. Les gros bonnets sentirent que ça les chatouillait dans le nez ; ils firent comme dans le demi-monde, ils applaudirent.

Thérèse assaisonna tout d'une pointe de cynisme. Elle ose tout, mais elle

n'est pas peuple. Elle n'est pas jolie, mais l'éclair de son regard et l'effronterie de son visage suppléent à l'irrégularité de ses traits. Elle n'est pas la femme onduleuse qui se pème dans une roulade, mais elle a le mouvement de jambe et le coup de hanche qui affolent et qui troublent. Elle sait donner au refrain banal le tour qui le transforme en flèche ; toutes ces flèches portent. Elle a l'air « bonne fille », mais elle est pardessus tout audacieuse et impudique.

Sa diction est bonne. Elle crache les mots d'une façon sonore, sans mièvreries, sans mignardises. Elle est troublante, mais elle l'est brutalement. Elle a du talent, mais elle ne l'emploie que pour les gravelures crues et les trivialisés fades. Elle est de celles qui font beaucoup de bruit. Elle pourra rester comme femme, elle ne restera pas comme chanteuse.

Sa verve canaille a battu de l'aile chaque fois qu'elle a voulu aborder le théâtre : au Châtelet, au théâtre du square des Arts-et-Métiers, aux Menus-Plaisirs, à la Renaissance, elle s'est trouvée impuissante. La finesse d'un rôle, la tentante d'une intrigue lui échappe. Il lui faut de grasses rengaines qu'on guenle les poings sur les hanches avec des tonnerres de grosse caisse et de trombone.

Elle ignore le tra-deri-ders des vieilles chansons — les vraies ; elle ne sait que le zim-beum des modernes.

Amiati a su détailler ses couplets avec un charme délicieux ; Bonnaire très frétille et très fine ; Duparc donne à ses chansons la nuance personnelle, et Grandior est une diseuse qui monte très près de Judic.

En revanche, Elise Faure est la grande hurluse dont la voix domine tous les tintamares. A côté d'Elise Faure ; Thérèse.

Thérèse qu'on avait oubliée revient. C'est presque une résurrection. A part quelques printemps, elle est restée ce qu'elle était. Telle on l'a vue il y a vingt ans, telle elle se montre aujourd'hui. On en fait une caricature du Panthéon des Béranger et des Dupont. Pur crétinisme. Thérèse ne fera rien pour relever la chanson. Elle est tombée dans un mauvais sentier, elle persiste à y marcher : *Tant pis pour elle* ! Ce que je tiens à faire remarquer c'est qu'elle n'est pas la muse du faubourg et qu'elle n'est la muse d'aucun chose.

Je ne veux en aucune façon éteindre cette étoile pâlie avec de l'encre, ni flétrir les myrthes dont on peut encore la couronner. Elle a été la coqueluche des crevés de l'Empire, peut-être sera-t-elle pendant quelque temps le « béguin » des pschuteux d'à présent, mais elle n'est rien à la chanson qui ne lui doit rien.

Peut-être servira-t-elle encore de catapulte à quelques scies idiotes et ce sera tout.

E. DESCLAUZAS.

ALMANACH DE LA BAVARDE

C'est fin novembre irrévocablement que paraît cet Almanach étrange.

Le succès sera colossal. Les adhésions s'élèvent déjà à 20,000.

On rira !

Les dessins seront dus à la plume d'un artiste de haute valeur.

Prière aux personnes qui veulent posséder ce curieux Almanach de nous envoyer un bon de poste de 1 fr. On peut se procurer ces bons contre 1 fr. 05 c. dans tous les bureaux de poste.

SILHOUETTE

D'une Demi-Mondaine

LA GRANDE LINA

Celle-ci est une fleur de la Croix-Rousse. Je doute qu'elle soit née avec le nom précieux qu'elle porte maintenant. Le faubourg ignore ces noms exotiques : elle s'appelle Lina ; qu'elle le doive à la maison maternelle ou à la maison Capidon, qu'importe ! Le grand air de la colline travaillera le grand grand vite. Elle prit à peine le temps d'être une enfant tant il semblait que le ciel eût hâte de devenir femme. Ses parents étaient tisseurs, on lui apprit le métier du père et de la mère. Malheureusement pour elle et pour eux les vieux, sus

dix sept ans s'épanouissaient, ses lèvres pleines de sang, grenades alléchantes, semblaient appeler les baisers ; ses yeux avaient l'éclat de l'inconscience qui appelle, qui enlance et qui fascine ; son corsage s'arrondissait, se mûrissait et tout en elle troublait depuis le mouvement rythmé des hanches jusqu'au geste le plus insignifiant.

La beauté n'est pas toujours une richesse, elle est souvent pernicieuse d'être folle. La belle femme est une danseuse à la corde, il lui faut un balancier pour ne pas choir. Ce balancier s'appelle quelquefois vertu. Lina n'eût pas la chance de rencontrer cette chose précieuse sur sa route. Elle était gentille, gracieuse ; elle plût. Le jeune homme qui la remarqua était un ouvrier ; ils s'étaient rencontrés dans une vogue, ils se comprirent. La pauvre fille fut. De là naquirent deux bébés. L'instinct maternel, si profondément enraciné même dans les cœurs les plus corrompus, n'existe parfois qu'à l'état d'impalpable vestige dans d'autres âmes. Lina trouva que les petits la gênaient ; elle les mit à la Charité. La Charité, c'est très commode pour les enfants ; on peut en faire autant qu'on veut, il est facile de s'en débarrasser. Adviennent que pourra !

Des trois premières épreuves de sa vie, il résultait qu'elle n'était pas plus née pour faire une ouvrière que pour faire une mère de famille ou une femme vertueuse. Je dis vertueuse pour honnête.

Lina avait depuis longtemps remarqué l'allure mystérieuse de certaines maisons. Des voitures stationnent, des dames entrent, sortent ; des messieurs vont et viennent ; ces gens ont l'air de se cacher et marchent furtivement ; on dirait qu'ils ont peur d'être remarqués. Elle vit ces maisons muettes qui ont l'air d'étouffer tous les bruits et d'ensevelir tous les secrets et pensa : Voilà mon affaire. Elle entra et trouva ce qu'elle cherchait. Elle ne demandait qu'à se vendre, elle trouva des acheteurs de chair humaine.

C'est probablement là qu'elle recut ce nom fardé de Lina. Un nom qui sent le cold-cream, la poudre de riz et la cuvette. Dans le peuple, on s'appelle Louise ou Marie, mais on ne s'appelle ni Léa, ni Eve. Lina lui resta ; elle devint la grande Lina. Après avoir erré pendant quelque temps dans le centre de la ville, elle se fixa aux Brotteaux, puis revint à la Croix-Rousse, son point de départ. Il y a des gens qui remontent sur le monticule d'où ils ont pris leur élan pour sauter plus loin ou plus bas. C'est probablement ce qu'elle voulait faire.

Elle avait rencontré un étudiant. C'était un jeune homme, encre naïf. Il avait au cœur toutes les sèves et toutes les fougues de la vingtième année. Elle se lassa vite de ses enthousiasmes et lui reprocha la pauvreté de son escarcelle. Les rêves ne se condensent pas pour faire pleuvoir des louis ; Lina quitta l'étudiant.

Elle retourna aux maisons mystérieuses. Son absence avait laissé un vide. Sa rentrée fut saluée par les applaudissements de tous. Elle fut choyée par tous les habitués, eut son boudoir, devint en un mot l'une des principales reines de l'endroit.

L'un des plus riches clients de ce paradis caché remarqua Lina, et la trouva de son goût. Il lui offrit d'être son cavalier servant et de lui meubler un appartement. La belle accepta. L'on ne peut jamais refuser des meubles. Elle ne savait ni lire ni écrire ; il se fit son professeur. Et le professeur d'une dame galante ce doit être drôle. Tous les jours est-il que la dame apprit à signer son joli nom et à lire les missives de son amant. Elle connaît parfaitement ses lettres puisqu'elle lit la *Bavarde*, mais elle lit surtout les gros caractères. Malheureusement, il n'est ici-bas nul plaisir sans mélange. Un beau jour la fortune de ce nabab dévoué vint à croquer. La fille fut généreuse, elle resta pour l'amant pauvre ce qu'elle avait été pour l'autre. Son éducation avait haussé son esprit d'un cran.

Cette liaison fut cependant interrompue. Lina ayant été forcée d'accomplir un petit voyage dans certain castel très renommé dans le monde galant, elle fit ses adieux à l'ami de son cœur. Lorsqu'elle revint de cette excursion hygiénique, elle trouva un nabab très sérieux qui lui proposa à brûle-corsage de l'emmener au pays où fleurit l'orange. Elle n'eut garde de refuser.

Et quelques jours plus tard les nouveaux tourtereaux filaient vers le ciel éternellement azuré de Naples, la cité Macaronienne.

Ce fut un voyage charmant. Chaque fois qu'elle le raconte, ses yeux brillent d'un éclat extraordinaire. Les gondoles Venise, Saint-Marc, Saint-Pierre de

Rome, les Pifferris! Elle amalgame tout cela dans un récit plein de colorations et d'entousiasmes. Du reste dit-elle parfois, je suis un peu italienne moi, puisque je m'appelle Lina.

C'est juste, signora. Bien qu'elle ait eu très souvent des moments de splendeur, Lina semble devoir rester perpétuellement aux prises avec cet hydré aux têtes menaçantes : La Dèche. Les écus ont beau pleuvoir dans son escarcelle, l'escarcelle est toujours plate, grâce à l'appétit de Mécène. Mécène c'est Alphonse.

Lina aime ce qui sonne et ce qui loit, elle adore le claquant, mais elle n'a pas de goût. Ses toilettes ont toujours l'air d'avoir été confectionnées à dix mille lieues du pays, le plus élégant du monde. Elle n'a pas l'instinct du chiffon, cet art qu'Adrienne Roux a porté si haut.

Elle ignore l'harmonie des couleurs et des étoffes.

Assez belle fille, très hardie, elle passe provocante et troublante. Elle sait séduire et envelopper, elle est femme de la botte au chignon et elle l'est profondément. Elle connaît à fond toutes les stratégies amoureuses quelques complications qu'elle soit.

Ses deux enfants l'inquiètent aussi peu que ses parents. Un jour sa mère vint frapper à sa porte, n'ayant plus d'argent. Lina resta sourde. Il ne reste rien sous l'enveloppe impudique de la fille.

On assure qu'elle est toujours l'un des principaux soutiens des établissements sombres où elle fit ses premières armes.

On l'y appelle très respectueusement Madame Lina. Lina est venue après un autre nom. Madame Lina vient ensuite. Peut-être ne restera-t-il un jour que madame ce superbe Madame qui fait trembler toutes les rebelles des cloîtres d'amour!

Dam! qui sait ce que le Dieu rose réserve à ses fidèles!

NESTOR.

M. Faure a la une très belle occasion de donner une petite leçon à ses amis en leur proposant de faire imprimer son nom en petites lettres, et en leur offrant de partager ses bravos avec eux, après une représentation.

Il faut espérer que tout cela s'arrangera et que les chanteurs du théâtre de Rouen renouvelleront leur trop vive susceptibilité pour en faire un meilleur usage à la première occasion.

Je le souhaite pour la bourse du pauvre vieux Momas qui n'en peut mais, et j'attends la nouvelle d'une décision meilleure pour fourrer ce vilain petit incident dans le sac aux oubliés.

Nous constatons avec plaisir que le sympathique directeur du théâtre des Arts n'est pour rien dans cette fâcheuse affaire.

DE SAINT-SAVIN.

REIMS

Si j'ai un bon conseil à donner à mes amis lecteurs, c'est de ne pas se marier, car ils pourraient être exposés à porter un fardeau aussi embarrassant que désagréable.

Témoin un certain monsieur qui, étant parti dernièrement en voyage, trouva à son retour un cadavre dans son lit nuptial.

Nous ne pouvons en dire plus long, mais nos lecteurs nous comprendront car ils connaissent ce fait qui prouve une fois de plus qu'il n'y a pas que les demi-mondaines qui exercent leur vil métier, mais aussi des femmes mariées, ce qui est plus terrible.

Pas de personnalité et sans complications, n'est-ce pas, car c'est un sujet trop triste qui nous devons l'écrire, servira de leçon aux épouses qui seraient tentées de commettre des infidélités.

La grande Margot va beaucoup mieux. Elle a repris ses anciennes habitudes de promenades et nous l'avons vue dimanche en compagnie d'une épinglée, sa vieille connaissance. — Carboneau Chignon.

Reims. — La petite Ninie qui avait annoncé son départ pour la Capitale, reste. A la suite de sa rupture avec son petit géomètre, rupture arrivée à la suite de quoi, nous n'en savons rien, ou plutôt nous savons pourquoi, mais comme nous lui avons promis de n'en rien dire à personne, nous nous abstenons; elle retournera voir son nabab qui voulait l'emmenner mais à la condition qu'elle travaillerait pour pouvoir au moins payer sa chambre. Mais Ninie qui a le travail en horreur, refuse. Sa sœur qui est caissière dans une brasserie à Paris, et sa mère, vinrent dimanche dernier pour la faire partir avec elles. Mais on la chercha vainement au théâtre, au casino, dans les lieux publics, dans les thâtrastings même, mais peine perdue, Ninie s'était évaporée comme un sylphe, sans laisser de trace. Nous restera-t-elle encore longtemps, nous en doutons, car elle cherche toujours un nabab assez généreux pour l'exiger n'importe quel travail manuel.

Nous avons revu jeudi à une heure et demie, l'ex-belle Margot. Elle était assise à la station des tramways, place Royale, attendant sa bonne, qui revint quelques instants après, avec un paquet de bonbons. Ce n'est plus la notre Marguerite d'autant.

Elle est toute décaillée
Elle est toute déprimée,
Un peu trop raplatée
Et j'en ai marre...

Nous prenons la liberté de lui recommander le *Cordial amer* au quinquina de chez Bailly frères et Hiatzy à Orlans (Doubs) dont les procédés toniques, s'ils ne lui rendent pas les fraîches couleurs d'autrefois, lui entreprendront, du moins, la santé.

Décidément, Berthe perd la boule : elle voit des collabo de la *Bavarde* partout. Jeudi soir, à l'Est elle voulait absolument reconnaître Bolivar et Milleguette dans plusieurs jeunes gens qui y prenaient un bon plaisir, ces enfants, ces séducteurs, ces poudrards, qu'elle voudrait pouvoir précipiter dans les profondeurs infernales. Elle ferait bien de soigner ça, chère p... ette.

Pour votre gouverne, irascible Berthe, sachez que Bolivar est partout et qu'il n'est nulle part et à l'avenir tachez d'en parler un peu moins crûment que vous ne le faisiez ce soir-là, car sa plume sait bien des choses et il pourrait vous en cuire. — Bolivar.

Grande nouvelle. — A la requête d'Ulysse, l'imprimeur X... était assigné à comparaître le 13 novembre devant le tribunal de commerce. On ne lui demanda que 5,000 fr. de dommages-intérêts pour avoir refusé d'imprimer le *Reims Artiste*. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce procès navrant.

Reims. — Nous commençons par nous fatiguer d'être obligés de parler chaque semaine de Jeanne la Boulotte. Si encore la peine que nous prenons rapportait quelque chose. Mais non, cette impure a juré de devenir une vadorouille de laplus belle eau. Quel motif vous a donc attiré cette volée que vous administrez deux de vos concurrentes un soir de la semaine dernière. Un passant m'a dit que vous leur aviez coupé l'herbe sous le pied. Une autrefois vous vous mêlez de vos affaires.

La petite Lucie a depuis quelque temps déserté la rue Henri IV, pour aller nichier rue de Nesle. Si jamais, mes frères, l'en vie vous prenait d'offrir un bock à ce petit chiffon, croyez-moi, passez votre chemin en méditant ça vers : « Ou la mouche a passé, le moucheron demeure ».

Rose et Aimée ne quittent plus l'hôtel de l'Est, que pour faire un tour de loge afin de dénigrer la quantité énorme de bocks qu'elles absorbent dans cet établissement.

Vous n'êtes donc pas d'accord samedi soir avec ces messieurs à casquettes galonnées qui voulaient absolument aller rue de Châtillon, 38. Nous entendons la grande Rose parler de vingt balles sur vingt dans le même carton, ou bien était-ce... autre chose? Je l'ignore. Si par hasard c'était le prix de la marchandise que débilitent ces deux grues, que leurs cavaliers réfléchissent qu'au même prix, ils pourraient tirer deux cents coup au Stand de la route de Reims, et au fusil Marini, s. v. p.

A de quel paraît, Victoire est contente quand elle voit son nom dans la *Bavarde*.

Cela n'a rien de la réclame, dit-elle, elle l'aime soit dans la rue de l'Alloyrand, si vous vous glorifiez de la vie que vous menez, au deux nom de vadorouille on peut alors vous en ajouter un autre.

Il a donc oublié de vous dire, ma chère Louise D..., pour vous faire poser trois bons quarts d'heure dans la rue des Orphelins. Sans doute vous aviez froid aux pieds car vous arpentiez le terrain de la

bonne manière. Ne vous exposez plus de la sorte à attraper des rhumes surtout pour ce que vous y avez gagné.

Prends garde, ma petite Blanche de la rue G..., tu es débauchée, mais comme la *Bavarde* connaît déjà ton domicile, elle pourrait bien pénétrer chez toi sans ta permission. N'y a-t-elle même déjà pénétré?

Bébé l'Ecumoire ne peut pas boire de bière à ce qu'elle prétend. Que bois-tu donc quand tu fais retentir les échos de la rue Tronçon Duoudray de ta chanson favorite : « Le voilà Nicolas ». Serait-ce par hasard de l'absinthe pure.

Nini, la femme à barbe de la rue de l'A... porte un monnaie depuis quelque temps. Il ne lui manquait plus que cela...

Une question pour finir à Léonie C... de la rue des Tulliers. Qu'avez-vous donc fait de ce beau serre-cou, du médaillon et des boucles d'oreilles qui vous avaient été données par votre ancien nabab? Ou m'a assuré qu'étant dans le besoin, vous avez été les porter chez ma tante. J'ai cru en attendant ceci que vous vouliez solder ce que vous devez à deux petites bonnes dont il est inutile de vous rappeler les noms; mais du tout, c'était à ce qu'il paraît une dent qui manquait au ratelier dont vous parez chaque matin votre figure de sapeau.

Notre temps est passé, ma belle. La plus grande bêtise que vous ayez jamais faite, c'est d'avoir laissé partir celui qui vous a quitté il y a deux ou trois mois. Vous espérez en allant tous les jours à l'hôtel de l'E... en retrouver un autre; mais vous avez une personne ne se soucie pas de votre figure. Vous feriez bien aussi de vous déshabiller de la mauvaise habitude que vous avez de priser.

La *Bavarde* vous conseille de reprendre votre métier de rentreuses et de ne pas vous occuper d'autre chose. C'est ce que vous avez de mieux à faire. — Mille-gueule.

Nous avons l'honneur d'inviter les lecteurs de la *Bavarde* à la note de Mlle Lachemise. Une mise décente est de rigueur et une chemise de soie (à soi) de cérémonie. Puisque la jarretière est supprimée, pour-t-on du moins lui retirer son étouffe blanche pour la rendre à Aline? Ce serait une petite compensation.

Zélie notre bien aimée, ne sort plus. Toutes ses journées se passent en sombre rêverie; depuis qu'elle est mère, elle oniblie les pères!

La Fille de la Grosse Pièce de Quarante-Cinq, du faubourg de Laon; restait tous les jours aux loges, avis aux amateurs? On peut la voir tous les soirs à dix heures sous les arcades : à preuve que l'autre jour n'ayant pas de clients, elle a fait de l'astronomie : « Quand la lune et le soleil se rencontrent au firmament, il y a éclipse; chez moi, c'est tout autre : il y fusion! »

Je rappellerai à quelques gommeux que les cours de l'école P. X. ne sont pas institués pour leurs gamineries. Qu'ils cessent donc de jeter des petits papiers roulés dans les ardoises, les petites filles qui se rendent à ces conférences. Quel avis servira à ces artistes, sinon on leur prépare une bonne leçon.

Quel est celui qui doit porter canne et fumer, de l'homme ou de la femme? L'homme n'est pas. Ce n'est pas l'avis de Thérèse, qui fumait bravement l'autre soir sur le boulevard et gesticulait avec la canne de son monnayeur. C'est pardurable, il faisait tant de vent!

Louise était allée voir la *Femme à Papa*. Pauvre amie, vous n'avez pas l'air content de vos pâtisseries; le petit soldat qui vous accompagnait n'avait donc pas su choisir! C'est dit moi, je sais bien ce qui vous aurait convenu? « Un échaudé, les dans sont trop durs pour les dents qui vous manquent ».

Quel était donc ce bonhomme avec qui vous étiez dans une loge d'avant-scène, ma chère Eugénie? Il n'avait pas l'air de vous causer b-a-coup et vous en profitiez pour faire de l'œil à un nabab des stalles. Il est vrai qu'un mot suffit avec vous : il l'aura dit sans doute, vu que vous lui avez offert des pastilles qui ne vous coûtent rien. A quand mon tour, j'aime tant ces bonbons à la menthe?

Sait-elle monter le coup, cette Léonie. Figurez-vous que l'autre jour elle voulait faire gobe, à un petit sergent, qu'elle possédait un hôtel; et dire que l'argent n'a pas cours. Il en connaît pourtant un ou deux sur tout le monde! — A l'hôtel D., pour le dire en passant, ça va bien!

On revient tout au tard aux bons plats, à dit un écrivain célèbre; je manque à la règle en parlant de Nini, déjà citée. Furieuse d'être sur la « *Bavarde* », cette chanteuse s'est permis de débiter l'autre jour rue Chanzay, un couplet non compris dans le répertoire. Calmez-vous Nini et surtout votre type, sans cela la « *Bavarde* » est gaillarde et met « toutes ces ordures à la honte ».

REVUE DES CAFÉS ET BRASSERIES. — Café situé au coin de la rue Libergier et donnant sur le port, ce café est surnommé : « A la Belle Femme ». En effet, la patronne de cet établissement est assez belle, gentil café; mais rembourrez vos chaises, vu que l'autre jour j'ai arraché ma culotte.

Café du Petit-Palais. — Gentil café, bon vin et bonne nourriture. C'est un lieu heureux qu'on ne peut pas partir sans le visiter, la sans être racroché par le pater d'à côté. Une grosse femme fait toujours le planton devant le café. On ne pourrait donc pas les balayer? — Un Nain-Potable.

Angèle, Marie et Eugénie sont toujours dans l'embarco avec le petit brun frisé. Trois pour un, c'est vraiment lui donner trop d'ouvrage. Eugénie ferait bien mieux de se taire et de ne pas tant en dire après celui-ci, après celui-là. Car lorsqu'on est dans les conditions où elle se trouve on a qu'à se taire, qu'elle rappelle la fête de la Neuville; vous feriez bien mes belles biches de changer vos chapeaux qui vous donnent des airs si sauvages.

La grosse Julie était dimanche à l'embarcadere, auriez-vous quitté le grand brun, car vous n'avez pas l'air de beaucoup vous amuser, mais un de perdu dix de retrouvés.

Pour faire passer ses bonbons à liqueurs Hyacinthe de chez Barthe les brûle, depuis ce temps, elle porte un vrai magasin de confiserie, sur ses joues vermeilles. Espérons que cette fois la famille vous fera quelques petites rentes pour acheter de l'esprit de vin. — Couche-Parlous.

Notre belle Bébé, Léonie, vous savez celle de la rue Brûlée, trouve que le commerce ne va pas assez à faire trotter dans les rues de Reims, ses souliers s'usent trop vite, aussi est-elle partie au content de la rue des Rochers, car elle a envie de faire des économies.

Et la grosse Marianne, elle est joliment inquiète après son petit marchand-les-logis du 3e cuirassiers au camp-de-Châlons, figurez-vous qu'il ne lui envoie pas de ses nouvelles; et comme il est allé en permission, il ne lui a pas annoncé ses progrès, aussi est-elle très mécontente à propos, lui, cet vilain Louis, pourquoi mériter dans un pareil état une aussi jolie fille et qui vous aime tant; allons remuez-vous et envoyez lui de vos nouvelles si vous ne pouvez vous en débarrasser. — 1 K. Petit droit.

Nous avons eu le plaisir de voir jeudi dernier, une de nos anciennes colombes au théâtre avec un de ses nababs, et malgré qu'elle frise la quarantaine, je vous assure qu'avec son chapeau et ses jolies plumes saumons, c'est encore une jolie brune, chère Zélie nous vous souhaitons que vous restiez encore longtemps comme cela. — L'amant d'Audine.

« La belle Louloute a décidément quitté le domicile paternel », elle demeure dans... ses meubles qu'elle est parvenue à payer à force d'économies, le métier lui semble bon, elle reçoit maintenant à domicile ses clients ou susceptibles de l'être. Rappalez-vous ces paroles dans la prière de Piron : « Ne vous hâtez pas trop de lever le jupon. » Malheur à qui l'approche; du reste voilà l'hiver qui approche et on est si bien à l'hôpital pour passer cette affreuse saison, cela fait envie. N'est-ce pas chérie?

Dites donc, notre belle Juliette, où donc avez-vous rencontré ce beau morceau qui ne vous quitte plus débarrassé-vous en au plus vite car elle vous... déshonore.

Es-tu de Café et Vol-au-vent sont brouillées ensemble, la grande amie de ces deux vadorouilles s'est terminée par un beau crépement de chignon, vraiment ces belles petites n'y vont pas de main morte, cette chère bête Grain-de-Café a même assuré qu'il se faisait... son histoire sur la *Bavarde*, elle arracherait les yeux des voyous qui lui feraient mettre, mais ma toute belle, vous ne savez donc pas que la *Bavarde* a les yeux partout et se moque de vous. Vous connaissez l'histoire du limaçon et du chien, et bien la *Bavarde* avec ses cocottes c'est kif-kif. — Un nez patte heure.

Il paraît que la petite Nini, la figurante du théâtre, vient de nous quitter pour aller retrouver un nabab qui est à Rouen. J'espère que vous n'allez pas faire la vadorouille comme vous le faisiez à Reims, allons, ma belle biche, la *Bavarde* de Rouen aura l'œil sur vous. — Neptune.

THEATRE. — La *Chanson de Fortunio*. Cette charmante opérette que nous avons entendue mardi soir pour la première fois sur notre scène est encore un joli cadeau de notre aimable et sympathique directeur. Cette pièce, d'un genre tout à fait nouveau, a permis à nos artistes de faire briller leur savoir-faire. Peut-on trouver un saute-ruisseau plus étonnant que Lespinasse dans son rôle de Friguet. La chanson de Fortunio a soulevé pour Mme Moreau une salve d'applaudissements.

M. Tassis nous a fait applaudir dans son rôle de Fortunio. En somme, la soirée a été à cette pièce que nous reverrons encore bien des fois avec plaisir.

La Fille du Régiment. Avec le programme de jeudi : *Man aux Nitouche* et la *Fille du Régiment*, le théâtre ne pouvait manquer d'être complet; en garni, aussi a-t-on été obligé de refuser beaucoup de monde.

Mme Beretta a été superbe dans le rôle de Marie, la fille du Régiment. Sous le costume de vivandière qu'elle porte à merveille, elle nous a détaillé l'air des adieux avec beaucoup d'expression. Que dire de Grégoire remplissant le rôle d'Hortensius? Peut-on trouver type plus désopilant au milieu des *gardiennes*. Nos compliments à M. Boné pour la manière dont il a joué et chanté pendant toute la soirée. Nos plus grands souhaits pour que son successeur soit aussi bon que lui.

Mme Bergamini qui faisait son troisième début a été reçue à presque l'unanimité. Espérons qu'elle fera tous ses efforts pour se montrer digne de l'accueil qui lui a été fait.

Samedi et jeudi, représentations extraordinaires avec les concours de Mlle Reggiani, si goûtée du public rémois.

THEATRE. — La *Femme à Papa*, comédie-opérette de MM. Hennequin et Millaud, musique de Hervé.

Il y a plusieurs années que cette pièce fut jouée à Reims avec grand succès; nous possédions alors comme baronne, Mlle Chaloux, artiste remplie de finesse, et dont la présence suffisait pour que la salle fut comble.

Cette année, nous avons retrouvé une baronne de la B. Bucanerie, semblable à sa devancière. Mlle Hugot est une artiste dont les plus simples gestes suffisent pour fasciner le public; son jeu est bon, et sa gaieté (grâce à un champagne) parfaite. Nous ne pouvons pas que notre aimable pensionnaire a été jouée avec autant d'habileté dans ses entretiens amoureux; si bien que finalement, lorsqu'elle nous arrive en scène, rien ne change à son rôle. Voilà ce qui fait la comédienne, l'habitude. Aussi nous souhaitons à Mlle Hugot de boire beaucoup de champagne, nous nous réservons de lui en offrir plus tard, à son bénéfice.

M. Lespinasse est un fin savant, bon fils et bon père. Il lui faut voir dire : « Pauvre innocente, pauvre martyre! » C'est bien l'air de M. Guigot à le talent pour faire rire son public, mais le ne lui confieriez pas Adolphe; à soigner, et lui souhaitons succès avec sa queue à l'opoponax. M. Vienne était bien dans son rôle. Mme Choley n'était pas à son affaire dans *Caroline*, la fine comédie lui sied mieux. Tob a bien marché, c'est un valet qui ira loin s'il ne mange pas nos bonbons.

La pièce, servant de lever de rideau, fut bien jouée; M. Dorn et sa dame sont réellement de fins artistes.

Bien des compliments à la direction pour toutes ces nouvelles pièces; M. Justin Nîe veut vraiment plaire au public. Serions-nous gourmands, si nous réclamions la *Juive*, ce serait un succès complet.

THEATRE. — Dimanche on donnait 2 grands ouvrages : « Le Prêtre et la Traviata ».

Dans « Le Prêtre » : M. Horn a rendu le rôle de l'abbé Patrice beaucoup de dignité et d'expression.

M. Beulé, a merveilleusement réussi le meurtrier Olivier Robert.

Mme Horn est bien l'actrice destinée à remplir le rôle de la marquise et Mlle Mounzon est vraiment charmante dans Gilberte.

MM. Lespinasse, Thais et Mlle Olga, méritent aussi nos félicitations pour l'interprétation de Porcia, Morbon et Lady R. ckel.

Dans « La Traviata » : M. Schilt a assez bien chanté le « Rodolphe », qui paraît cependant un peu dur pour ce rôle.

M. Gosselin a parfaitement réussi « Georges » et possède une voix agréable de baryton.

Mlle Beretta, a recueilli de nombreux bravos, et elle les méritait; certes bien, pour la façon irréprochable avec laquelle elle a interprété « Violetta ».

Nous devons une bonne mention à M. Justin Nîe, pour l'engagement qu'il a contracté avec Mlle Reggiani, du Covent Garden, de Londres, qui donne des représentations sur notre scène. Nous espérons que la direction lui accordera pour une représentation, car bon nombre d'amateurs de bonne musique n'auraient pu aller voir cette magnifique artiste.

Nos meilleurs souhaits à M. de Cayrol

et Mlle Halphen, amoureux et amoureux, qui vont passer devant M. le Maire.

Très prochainement « La Petite Mariée », avec le concours de notre honorable directrice. — Une ouvreuse.

CASINO. — Tous les soirs, concert varié.

M. Covis et Mlle Dal-Mutto sont tous deux très applaudis.

M. Chaillier, le petit bossu parisien, est superbe dans ses chansons tyroliennes et comiques. Il est fâcheux que les habitants du Casino que cet artiste soit obligé de nous quitter si tôt, car c'est véritablement une perte.

Dans les entr'actes, l'on venait ses chansonnettes et nous avons entendu dernièrement ce cri : Demandez les chansons de M. Chaillier : « Dans la lune, le Portrait des cocottes », ce qui a provoqué une hilarité générale.

La troupe Albertino est une troupe d'acrobaties de première force et Miss Sténa est merveilleuse dans son travail aérien.

M. Nevers est un baryton apprécié; il chante ses romances avec beaucoup de goût.

Les frères Tacchi obtiennent toujours le même succès dans leurs excentricités musicales.

On nous annonce les débuts du Théâtre Valette et la rentrée de Mlle Colette.

En résumé, M. Bougnol mérite les félicitations du public rémois sous tous les rapports.

EXCURSIONS HAMILTON. — Enorme succès chaque soir, pour cet intéressant spectacle qui clôture la série de ses merveilleux le jeudi 15 courant.

Nous citerons aujourd'hui, suivant notre promesse, les tableaux spécialement remarquables, tant au point de vue de leurs effets réels qu'à celui de l'art avec lequel ces toiles sont peintes. Nous avons surtout admiré : Grand banquet international à l'Hôtel de Ville de Londres — gare de London Bridge — place de la Concorde à Paris — les Tuileries pendant la Commune — Basilique de saint Pierre à Rome — illumination de la mosquée sainte Sophie — Explosion d'une torpille — Vue générale de Tunis — le simoun — le canal de Suez — le dîner du prince de Galles aux caves Elphanta — un lever de soleil dans les monts Himalaya — les navigations chinoises et japonaises — les fanfares Hamilton — la cathédrale de Sydney — Skating à Canada, etc.

Après cela des intermèdes choisis et variés et nous trouverons dans ce spectacle de quoi passer 2h. 1/2 agréablement et d'une manière instructive. — Une ouvreuse.

THEATRE DE VARIÉTÉS, rue de Barbâtre. — La représentation de dimanche était suffisamment attrayante pour attirer un nombre eux public. Aussi, des huit heures, toutes les places étaient occupées.

Nous demanderons au directeur, M. Leffèvre, pourquoi ce nouveau système de placer le public? Quel charivari! L'ancien occasionnait moins de désagréments.

La soirée a commencé par une partie de chant.

Où a beaucoup applaudi Mécène dans le « Roi Soleil », qui chante avec goût. Mlle Jeanne la Polonoise apprend vos romances; vous avez beaucoup à faire pour arriver à être une artiste. Ne venez donc plus en costume dans la salle.

M. Tellier a chanté « La Charité », de Faure. Sa voix ne porte pas assez pour rendre convenablement les nuances indiquées sur la partition. Soignez votre mesure et vos pianos.

Mlle Maria D..., nos compliments pour « Rentrons bras dessus, bras dessous », mais changez un peu votre répertoire.

M. Albert D... bravo pour « La Grève des Forgerons ». Vous êtes décidément un vrai comédien, continuez à travailler et dites à Robe » à une prochaine soirée, nous irons vous applaudir de grand cœur.

M. et Mme Menu sont toujours charmants dans leurs duos comiques. Mme Menu porte avec grâce le costume de paysan.

Il nous reste à complimenter M. H..., pianiste-accompagnateur, dont la réputation est faite. Il dirige ses chanteurs avec beaucoup de soin et sait en plus distraire le public par ses morceaux variés et choisis dont l'exécution est irréprochable.

Bravo pour le charmant petit cercle! Un indiscret nous annonce pour dimanche prochain « Les Crochets du Père Martin » ou MM. Médéric et Albert doivent se distinguer. — Lors.

ECHOS DES BRASSERIES. — Une de nos plus jolies mondaines vient de nous quitter pour aller rejoindre son amie Thérèse qui est partie aussi depuis quelques jours pour la capitale; espérons qu'elle nous reviendra bientôt, car le jeune nabab qu'elle a laissée est au plus grand désespoir; continuez à travailler et pas aussi cruelle et revenez au plus vite rejoindre celui qui vous adore.

Grande affluence de demi-mondaines au bal des Romaines, parmi lesquelles se font remarquer Mlle et Julia deux jeunes blondinettes par trop châteuses; ayez un peu plus de retenus et ne soyez pas aussi vadorouilles par vos manières excentriques.

Berthe a laissé poser des lapins facilement, soyez moins confiante et surtout moins légère, car la *Bavarde* a l'œil sur vous. — La Fleur-Karlo.

CHÂLONS-SUR-MARNE. — THEATRE. — Toutes les représentations se succèdent les unes plus jolies que les autres, aussi le public veut-il en foule applaudir l'excellente troupe dirigée par M. St-Aignan.

Dimanche dernier l'on a joué la *Casse de l'Oncle Tom*, pièce jouée avec intérêt par tous ces interprètes, MM. Rolland, Orval, Talier, Philippe, Etard, Vadant et Paul du côté du sexe fort, et Mme St-Aignan qui a joué avec l'immense talent que nous lui connaissons le rôle d'Elisa.

Kosiki représentée le jeudi précédant a été un triomphe pour toutes les artistes jouant dans cette pièce originale.

Non seulement elle est amusante, mais chacun des interprètes a fait preuve de goût et de talent. Il y a dans cette opérette des rôles plus saillants que les uns que les autres, mais chaque artiste a été parfait dans son rôle.

Mlle Braux, notre première chanteuse, charmante dans le rôle de Kosiki. Mlle Massue, naïve sous les traits de Nouzima. Mlle Daout, un lieutenant des gardes fort agréable. M. Vadant, un comique excellent dans le rôle de Cicoco. M. Talier, bon chanteur et bon comédien dans celui de Fitzo. M. Etard, le vieux satimbanque Soto-Siro, une bonne tête d'ivrogne abrut, très amusant dans son personnage.

Mes compliments aux charmantes dames de la troupe, Mlle Léos-Aline, Moise, etc. Prochainement je parlerai de la *Marjolaine* pièce qui a été cueillie avec beaucoup de brio par tous les artistes.

Nous avons remarqué plusieurs juteuses dans la salle une entre autres avec vollette et plumes blanches à son chapeau dans la

loge d'avant scène de gauche, nous tâcherons de savoir qui la prochaine fois.

Aujourd'hui, grande course de l'homme-vapeur, beaucoup d'horizontale et son arrivée, ce qui lui a fait gagner son pari car cela lui a aplani toutes difficultés.

Dernières nouvelles. La petite Alphonse qui demeure rue St-Loup n'est pas encore partie pour la rue St-Jacques à Paris, il paraît qu'elle s'amuse beaucoup à Châlons, la même été question d'un pugilat entre elle et un de ses amis nommé Charles si je ne me trompe, heureusement que son nabab de la rue de Marne n'en sais rien, car que dirait-il?

La petite maison de la rue du Châtelet est toujours très bien fréquentée, Mlle C... et son amie y viennent toujours en joyeux compagnie.

Les rendez-vous de noble compagnie se donnent tous dans ce joyeux séjour, etc. — Népomucène.

Commerce. — Nos petites commérçantes sont bien tristes, car voilà quinze jours que la *Bavarde* n'a paru d'elles. Mais consolez-vous les biches, nous avons l'œil sur vous.

Marie la brune fait force potins et canacs au milieu de la rue pour attirer l'attention du public.

La grande bretonne va prendre son essor vers la capitale en compagnie d'un nouveau nabab. Tachez belle d'être plus heureuse que pour le premier et ne prolongez pas trop votre absence car vous laissez ici plus d'un malheureux.

La belle Juliette au cœur tendre va bientôt pleurer le départ de son disciple d'Escalape. Il vous promet de rester fidèle. Un prote.

Lunéville. — Depuis qu'Augustine a perdu son Adonis, on la rencontre tous les soirs sur la place des Carmes en quête d'un amant sérieux. Ne faites pas comme votre amie Marie de la Grand-rue qui est partie avec un trompette de notre garnison.

Marie de la rue du Rempart n'a aucun cachet, la débâcle a complètement effrit ses traits; ses amants, elle les choisit dans les militaires du point. — Acacius.

Adèle, depuis qu'elle a perdu son fidèle amant, se met à racrocher. A. èle ma fille, tu es encore trop folle cependant pour en être arrivée à ce point. Serait-ce vrai que ton dernier amant rendait des points à Barbe bleue car sa chanson était :

Sens. — Rosalie, qui n'a pas le courage de supporter son isolement, est prise d'une belle passion pour les austérités de la vie monacale et va se confesser au monastère des repenties. On abdique, c'est fort bien; mais on ne tarde pas à se repentir d'avoir abdiqué, du reste très jolie pécheresse à confesser.

Pourquoi Berthe... la belle première... persiste-t-elle à enguirlander ses avances pectorales de sa jolie chaîne d'or anglais qui semble suspendre tant de souvenirs fugitifs?

Ainsi attifée, Berthe, mon amour, vous ressemblez en tout, à un huissier de la chambre des lords.

Berthe devrait bien aussi se busquer énergiquement, de façon à paralyser les viscères de l'abdomen qui paraissent prendre un développement inquiétant pour l'avenir.

L... A... après avoir fait une station thermale à Paris, est de retour et donne des consultations par les cartes, aux femmes stériles etc., voir à l'île de Calypso.

Pomponette est partie et bien partie. C'est une gentille promeneuse de moins pour notre ville archiepiscopale; car enfin, les autres... ne crachent pas des sus.

C'est la petite Marie... qui en a du chagrin! Elle recevait des répétitions d'un instructeur qui lui avait promis de l'entraîner à son char; mais Abélard est parti et Héloïse est restée avec ses espérances, attendant le retour du berger.

Sœur Anne ne vois-tu rien venir?

Encore une qui est sur les traces des repenties! Tant pis pour elle! Fallait pas qu'elle aille!

Resaneau. — Lucie de Lamsmoor. — Pour son premier début M. Caubet, notre nouveau premier ténor, a certainement droit à nos félicitations, sa voix bonne et sonore porte bien dans toutes les notes, il la conduit sans trop de fatigue et d'effort, certes, il serait téméraire de donner une appréciation exacte de la valeur d'un artiste d'après son premier début; il faut, toutefois, tenir compte d'une foule de difficultés; mais à part ça, que nous avons pu apprécier, nous pourrions en conclure que M. Caubet a fait un excellent choix. M. Dutuit (Asthon) a une très bonne voix et fait très bonne figure dans son rôle. Quant à Mme Franz, son éloge n'est plus à faire, je me borne à relater son rappel au troisième acte où elle a soulevé les applaudissements de la salle entière, au deuxième et troisième actes les chœurs ont un peu manqué de mesure avec l'orchestre et, pour n'être en reste avec personne, disons que celui-ci a manqué quelque peu d'ensemble et de précision. Jeudi dans les *Moustiquaires de la Reine*, nous avons assisté au deuxième début de M. Caubet, nous sommes heureux de constater que nos prévisions ne nous avons émises en faveur de cet artiste se sont pleinement réalisées. M. Sens, notre nouvelle basse, a obtenu un bon succès pour son premier début, il a une très belle voix et fera, nous l'espérons, un de nos excellents artistes; dimanche on a donné la première matinée musicale, le succès du jour *Un lycée de jeunes filles* a été joué devant une salle comble, comme les fois précédentes nos intelligents artistes ont recueilli les chaleureux applaudissements du public et nos belles petites n'étaient pas des dernières à se battre des mains, seule la belle Annaï, dont mon excellent collègue Pierre de Tannan donne la silhouette, ne se déridait pas; qu'aviez-vous donc, belle tendresse, trouviez-vous par hasard, comme cette autre pimbèche d'Hortense, que la pièce était une indécence trop marquée, oh! cela ne nous étonnerait pas de vous; il y a comme cela des... belles si coquasses! Ça n'était pas comme Maria la grande Maria! la bonne Maria! elle n'avait pas l'air d'être grondeuse! Mais pas de doute, mais ça fait Tannan de... fermer la boîte (comme disent les « saints du paradis ») il s'occupe de dresser sa silhouette; par conséquent n'anticipons pas. — John Sandvigt.

Compiègne. — Allons, Allons, bons drilles de Compiègne! vous n'avez pas de demi-mondaine revenue. Vous savez la belle Hélène qui était partie à Paris pour voir une de ses anciennes compagnes de ses amours passées (Cresson Frisbe) comme l'espère vous n'avez pas oublié; aussi quelle veine que cette vieille connaissance nous ait laissée revenir la belle Hélène, le quartier du petit canal commençant bigrement à s'ennuyer de ne plus l'entendre faire ses petites roucoulaides qu'elle débite si bien. Aussi maintenant elle va nous revoir ses portes à deux battants. Mais, chère belle, tachez donc d'être assez raisonnable pour ne plus faire poser certain petit Monsieur qui se promène si souvent, le soir, devant votre porte, car vraiment en fait il ne faut pas être aussi cruelle; je sais bien que vous êtes encore assez gentille, avec vos cheveux blonds si bien crépés et vos yeux qui font tourner la tête à plus d'un pauvre déshérité de vos bonnes grâces. Je vous le répète ne jetons pas une pierre bien loin, car il faut souvent la ramasser.

Enfin, chère belle, je vous recommande afin de conserver cette chère jeunesse et de chasser la rigueur qui fonce quelques-uns de ces vieux noirs à la fois yeux et qui les rendent encore plus séduisants, l'excellent cordial au quinquina de MM. Bailly et Hintzy à Orlans (Doubs), car en en prenant un verre avant chaque repas je vous promets que vous conserverez encore longtemps la santé qui vous est si chère pour votre noble carrière. — Un Bavard-Oie.

Compiègne. — Notre petite Berthe est revenue des pays lointains où elle avait été en attendant l'année dernière, un peu de tirage, mais malgré cela toujours gentille. Elle est venue faire un petit tour chez Duison, le soir, accompagnée de son amie Maria Peril, toutes deux flanquées de nababs.

Je ne sais ce qu'avait Marie Peril à chercher tout autour d'elle quand elle causait; était-ce le correspondant de la *Bavarde*? Bigre! ou bien un nabab sérieux. Je crois plutôt cela, car avec un tu n'as pas de trop. Vous avez dans très convenablement et je n'ai que des compliments à vous faire.

En sortant, qu'étes-vous allée faire, chez le maitre du coin, dans la petite salle. Il était minuit passé, est-ce que par hasard, vous auriez... une... chambre au haut. Je ne le crois pas; mais comme il pleuvait, je n'ai pas voulu attendre, et je suis restée sans avoir pu résoudre ce problème. A dimanche. — Pirouette.

Roubaix. — Des bouffes roubaixiennes nous avons causé de la jolie Marguerite; mais devons nous passer sous silence les autres pensionnaires de ce café-concert? Non n'est-ce pas, aussi la « Bavarde » va vous les dépeindre, en essayant toutefois de ne pas trop s'écarter.

La Mademoiselle Clémence, grande, svelte, élancée n'est comparable qu'à une perche à houblon; sa voix est bonne tout au plus à crier au feu; mais rachète tout

cela par son caractère de bonne fille, toujours gaie, toujours riieuse, elle la seule qui intéresse quelque peu.

« Léa... hélas! trois fois hélas! que dire? A sa seule vue on se demande si la halle aux poissons n'est pas descendue. Bon douterait-on, qu'un instant après vous entendez crier d'une voix à faire envie aux marchandes de crevettes. M. erlan; c'est Léa qui entonne et va vous g... azouiller sa chanson favorite. J'en dirai bien davantage mais pitié, pitié pour elle.

« Madame Rosa (genre statue). A son apparition tout le monde se tait; on fait silence, on regarde avec curiosité de beau corps, ces formes moulées; mais hélas un court examen suffit pour faire reconnaître que l'on a devant soi qu'un vulgaire article de Paris : « femme bourrée, rembourrée, a ressort à vis sans fin de moles bien entendu. Du chant n'en parlons pas car cela nous entraînerait à nous plaindre de la monotonie du répertoire.

« Charlotte, débutante n'en disons rien aujourd'hui, attendons le résultat de la lutte engagée entre elle et Marguerite.

Puisque le hasard nous fait prononcer le nom de Marguerite disons que nos impressions premières n'ont pas changées mais que nous lui recommandons d'être un peu moins grimacière. On a beau être enfant gâté du public, il ne faut pas pour cela s'en moquer.

Enfin terminons en demandant au directeur un grand coup de balai, un nettoyage complet.

Je crois qu'il ne s'en trouverait pas mal et les spectateurs non plus. — Passe Partout.

Nous demandons à la petite Clémence de la rue Magenta pourquoi elle ne quitte plus la buvette voisine. Est-ce que son petit brun lui ferait défaut. — G. D.

La Bavarde est en vente chez M. Liévens, rue de Lingues Haies, 84.

Lillo. — Sonnez, clairons et trompettes... Que la Renommée aux cent bouches-aille conter aux échos d'alentour les succès vraiment surprenants de *Frédéric Baltha*. De fille de brasserie devenir demi-mondaine à la mode et cela en moins de trois mois, est une chose qui fait maigrir d'envie bon nombre de nos horizontales lilloises. Hier, encore le tablier blanc à la taille, elle nous servait chez « Staveaux » le blood liquide dont Gambirius est le patron, aujourd'hui elle tient cour dans un appartement de la rue Solferino, elle a ses courtisanes et se permet d'avoir ses privilèges... *Se vitra est...* Allons, mesdames, faites usage de tous vos charmes... il s'agit de relever l'honneur des hétaires françaises. En 1870 nos armées malheureuses furent battues par les bellâtres de Moltke; il ne faut pas qu'en l'an de grâce 1883 le bataillon de Cythère lilloise soit éclaboussé par le succès d'un Teuton et écrasé par le luxe ruineux de cette blonde venue d'Outre-Rhin. Mais ce qui étonne plus la *Bavarde*, qui ne s'étonne pourtant pas facilement, c'est de voir l'amie de cette Bertha, la brune Jeanne, au corsage voluptueusement gigantesque, s'enfoncer de plus en plus dans la pureté, au fur et à mesure que la blonde Bertha s'élève dans les régions supérieures de la cocotterie, mais... silence, ne soulevons pas un volé qui doit peut-être rester complètement baissé.

La *Bavarde* se permet de donner un conseil à... Quatre-Sous, qui a un amant charmant et généreux. Elle pourrait le perdre si venait à apprendre que celle que je ne peux désigner que par A... reçoit un autre jeune homme. Mais taisons-nous, la *Bavarde* pourrait tomber entre les mains du nabab généreux et gare à la casse.

Au théâtre, jeudi 8 novembre, on jouait *Carmen*, le brillant opéra de Bizet. C'est un grand plaisir que d'entendre une aussi jolie pièce interprétée par d'aussi charmantes artistes. La beauté de brune voluptueuse de Mme Ambre, fait bien ressortir ce qu'il y a de grâce féminine sous la robe de la Carmenista. Mme Clary, dans *Misère*, est d'une saine et sage anglaise.

Après d'ailleurs l'occasion de venir sur les qualités lyriques et dramatiques de ces deux jolies artistes, quand nous ferons dans notre prochain numéro la critique du théâtre. Pour aujourd'hui nous nous contenterons de déposer à leurs pieds l'hommage de notre profonde admiration pour un talent réel. — Paul de Lommelet.

Anvers. — La petite Maria est à présent à l'American, c'est pour renseignements aux inconnus militaires que sa disparition avait désespérée.

Mathilde, l'élégante, horizontale que chacun sait, voudrait-elle bien nous dire le motif pour lequel elle s'obstine à embrasser le « Keyser » de sa personne, à partir de deux heures du matin?

L'Elorado continue à attirer la foule : foule bigarrée où tous les mondes se coudoient.

Inutile de dire « que le bataillon sacré » y a de nombreuses représentations.

De huit heures à onze du soir, ces dames, quelques-unes dans des toilettes très « ah » se promènent en faisant la roue sous les yeux blasés du public. Celles que le sort n'a pas favorisées s'en vont « suite au » Valentino, faire une dernière tentative qui ne leur réussit pas toujours.

Puisque nous voilà encore au « Valentino », nous nous permettrons de demander à ceux qui de ses deux adjutants ou de son officier, à son définitivement touché, son cœur.

Une mauvaise langue de mes amis affirme que c'est un autre.

Est-ce vrai, Suave enfant?

La même Rosa ferait bien, lorsqu'elle s'en retourne chez elle, de ne pas prendre la fuite avec des airs effarouchés quand elle aperçoit des promeneurs offensés.

Que diable craint-elle donc de perdre? Berthe la Soie que Berchaï avait dégoûtée jadis, a trouvé un nabab suffisamment bête pour l'entretenir; elle l'en récompense, en recevant plus souvent que de raison chez elle diverses jeunes gens, avec lesquels cette vadrouilleuse joue à un tas de petits jeux tous plus innocents les uns que les autres. — Pan-Cherchapas.

ELDORADO-CONCERT. — En préconisant le succès de M. de Balax, nous avons, paraît-il, trop préjugé du talent de cet artiste, qui n'a guère retrouvé l'acueil enthousiaste qu'on lui ménagea l'année dernière.

Que veut-on? Il souvent public varie, bien fol est qui s'y fie. Nous persistons néanmoins à reconnaître cette charmante artiste une foule de qualités qui ne justifient nullement cette bouderie du public.

Un mot à Mlle Gabrielle... d'Artois, astu fin!

Nous la prions instamment de varier, si possible, son répertoire, en lui faisant dorénavant son « celli qui dit qu'il s'en va à la campagne » ou d'aller le rejoindre.

On se lasse des plus belles choses. Nos éloges au « trio Braatz » (les rois de la corde célestinique).

Nous remarquons avec plaisir que leur travail, tout nouveau, jouit de la faveur du public.

Les débuts des sœurs « Taylor », annoncées depuis si longtemps, viennent enfin d'avoir lieu. Nous émettrons notre jugement sur elles à huitaine.

Mlle Cora gagne visiblement en la faveur de nos habitués.

Une visite au bal Valentino à 2 heures du matin. — Dès l'entrée, nous sommes assaillis par une nuée de serveuses s'informant avec la plus noble empressement de notre santé et... de notre carte d'entrée (en consommation). Très sensibles à ces attentions mais devant forcément faire des jalouses, nous favorisons le gentil n° 11 et entrons dans la salle.

Un orchestre invisible perché dans les frises (sic) prêche un vacarme que ne réva jamais Hern Wagner, de bruyante mémoire. A ses sons harmonieux et sur un espace trop restreint pour la moitié d'entre eux se débattent tendrement, enlacés, et dans un débail qui explique l'heure... matinale, une trentaine de couples méritant en tous points les applaudissements de la galerie qui rit aux larmes des divers incidents qui se produisent dans la salle.

C'est aux serveuses de l'établissement, habillées de couleurs, variant du rouge de sang au bleu de saureau, qu'incombe le devoir d'animer ces saturnales; jugez si elles s'en acquittent en conscience.

Dans tout le hall de petites « biches errantes » à l'œil provocant, lancées des « chères » au hasard, jusqu'au moment de décrocher la timbale sous les traits d'un nabab de rencontre, anglais de préférence qu'elles chauffent à blanc.

Mais mesure que l'heure s'avance, leurs rangs éclaircissent, et leurs prétentions descendant des proportions raisonnables.

Tout à coup un tumulte se produit dans un des coins de la salle où deux horizontales se disputent les faveurs d'un marin anglais, lequel visiblement flatté qu'on se dispute, attend avec flegme que le sort des armes décide de laquelle il acceptera l'hospitalité... écosseuse qui lui offre chacune des belligerantes. A ce moment les protecteurs de ces dames s'interposent, embrassant la cause de leur modeste respectueuse et vont vider le différend, à l'avenue de Keyger, par un pugilat en règle.

Comme on voit une application moderne de l'antique « Jugement de Dieu ».

Mais déjà les fêtes s'alourdissent et la danse se déserte.

La-haut, la grosse caisse tonne toujours, mais le cornet à piston est distrait, il n'y a que jusqu'à la flûte qui lance des roulades fantaisistes.

3 h. 12. — La salle se vide.

Les grues dédaignées postées à la sortie, risquent un dernier assaut repoussé sur toute la ligne. Nous remarquons la grosse Adolpheine, navrée du résultat final de sa soirée. Ah! la concurrence! — Un vieux Tamis.

ROUEN

Rouen. — THÉÂTRE DES ARTS. — Au commencement de la semaine dernière a eu lieu au Théâtre des Arts la reprise de *l'Africain*.

La première représentation de l'œuvre de Meyerbeer a été considérée comme une répétition générale. L'ensemble de la pièce laisse à désirer.

L'adieu représentation qui a eu lieu deux jours après, a été irréprochable. Les principaux artistes de M. Pezzani se sont surpassés, les chœurs ont été meilleurs, l'orchestre s'est fait plusieurs fois applaudir et la mise en scène a été parfaite.

En somme, nous avons eu une éclatante revanche et nous en félicitons M. Pezzani. Vendredi dernier on a donné au théâtre le charmant opéra comique *Si j'étais Roi*.

Cette pièce était pour M. Favart, baryton, le transfuge du théâtre français, la dernière épreuve exigée pour son admission définitive sur notre grande scène lyrique — malgré une vive opposition la majorité des spectateurs a été favorable à cet artiste, et son admission a été prononcée.

Nous sommes convaincus que le public n'aura pas à se repentir de sa décision. — Charles L...

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — Mlle Nitouche fait salle comble tous les soirs, l'interprétation est excellente. Citons particulièrement Mlle Taufenberger et M. Gaudy dont l'éloge n'est plus à faire. — Un avis en passant à Mlle Olympe, qu'elle apprenne un peu à se maquiller et qu'elle ne paraisse plus sur la scène avec une tête de plâtrier. — Pionit.

THÉÂTRE LAFAYETTE. — Nous avons l'intention de vous parler de *Patric*, le beau drame de Victorien Sardou, qui a été joué la semaine dernière au Théâtre-Lafayette et qui était monté et interprété d'une façon satisfaisante, mais M. Mey, dont la devise paraît être du nouveau, toujours du nouveau, ayant remplacé cette pièce par les *Épaves de la Savane* dont la reprise a eu lieu samedi dernier, force à nous entretenir de cette représentation.

La pièce de M. Anicet Bourgeois et Ferdinand Dugès est très connue, mais comme elle n'a pas cessé d'être intéressante et qu'elle est fort bien interprétée par Mlle Milher, qui remplaçait Mlle Hems, et par M. Robert, Brémus, Hems, Fernand et Martin Chollet, ainsi que par la petite Duhamel, nous n'engageons pas moins nos lecteurs à aller de nouveau l'apprécier.

Le grand ballet du cinquième tableau, réglé par Mlle Marquitta et ou figurent Mlles Juliant et Nelly Koss ainsi que cinq danseurs et danseuses de 3, 5, 7, 9 et 13 ans a eu un éclatant succès. — Charles L...

FOLIES-BERGÈRES. — Toujours bonbon de monde dans la charmante « bonbonnière » de Mme Gex, il ne peut en être autrement avec le spectacle attrayant qu'elle nous donne chaque soir. Le nouveau chanteur M. Dhostel est désopilant. O'Kill et les ballets graciels et les abeilles ont toujours leur large part d'applaudissements. Très prochainement le nouveau ballet de G. Noyer « Les lapins ». Nul doute que ce soit un succès. Nos belles petites sont fiévreuses de le connaître. — Pionit.

RESTAURANT ROLLAND. — Ce café possède depuis un mois une jeune blonde aux yeux bleus qui ravit tous les clients, mais elle sait les attirer, cela se comprend, elle n'est pas parisienne pour rien, elle est nouvelle dans le métier de caissière, mais cela ne l'empêche pas de faire passablement de sorties avec MM. les habitués. — Un Nez lecteur.

Café Thourer. — L'Estaminet du café Thourer regorge de consommateurs, attirés sans doute par les beaux yeux de la caissière, Aline est une belle personne au profil correct, à la carnation délicate, les

yeux très expressifs ont un éclat métallique. Les toilettes bien que simples dénotent un goût qu'on ne trouve généralement que chez la Parisienne. Après un tel portrait, rien d'étonnant, n'est-ce pas? à ce qu'il y ait foule tous les soirs à cet établissement. — Le Lynx.

CIRQUE PLEGE. — Nous avons assisté, jeudi dernier, à une des brillantes représentations du cirque Plegé, peu de Rouennais n'ont pas déjà visité ce vaste établissement construit sur le boulevard Beauvoisin.

Quant au programme du spectacle, il est des plus variés et des plus intéressants. — En dehors des exercices équestres de force, d'agilité, de voltige et de trapèze qui sont chaque soir applaudis, M. Plegé a engagé un clown, du nom de Gougou qui est parvenu à dresser et présenter en liberté un petit cochon.

Et l'on ne dira pas que l'instruction obligatoire ne l'ait pas fait pas chaque jour des progrès. Aussi, chaque soir l'instructeur et son élève sont l'objet d'un succès fou.

La représentation se termine par *Christinas* ou fête de Noël qui est une grande pantomime féerique en onze tableaux, avec ballets et qui obtient les applaudissements unanimes de l'assistance.

Le septième tableau qui nous représente l'entrée des nations, avec leur chant national respectif est particulièrement goûté du public — car c'est avec plaisir que l'on y voit figurer, la République française au premier des nations, alors que l'on s'est bien gardé de nous montrer parmi elles, l'Allemagne. — Charles L...

CAFÉ DEDDÉ (à la foire). — Mlle Berthe, chanteuse légère, arrivée de Paris depuis quinze jours, a trouvé le moyen de se faire administrer une volée par son amant de Rouen.

Nous ne conseillons plus d'aller aux Folies-Ber, si nos amis devaient s'exposer à subir à nouveau le sacrement de confirmation, donné cette fois-ci, non par un évêque, mais par un homme.

Quant aux pautrois jour réservés, lorsque la petite... (le silence est d'or) a rappelé aux convenances de sa main fluette et mignonne, comme on dit dans les Brigands, un de nos plus célèbres adorateurs du *Roi de Trèfle*.

Les métaux, nous apprenons-t-on en chimie, sont des corps durs et non assimilables — je ne sais si les mêmes qualifications s'attachent à ceux qui les emploient; les os du facies n'ont jamais produit d'oxyde. — Baron Kobb.

Rouen. — La foire Saint-Romain — avec le cirque Plegé, les Fantoches, le salon Bellière, la famille Legois, l'artiste Tronc, la ménagerie Miss Cora, les Voyages maritimes... sur terre, la dompteuse rouennaise Mlle Ferrand, etc., etc., a éparpillé nos belles petites sur lesquelles je glisserai aujourd'hui, sans apanage: Nero n'étant pas un Argus.

La foule houleuse est, comme le brouillard; pour l'observateur le mieux intentionné, un sujet de mépris rarement agréables, souvent désagréables; on croit sourire à Colombine, prêt à lui offrir un bouquet de réséda, on se heurte (ô malheur!) à une « assemblée » qui n'est pas « comme elles sont toutes ».

Autre inconvénient; jeudi dernier, une habitué d'un de nos restaurants à la mode m'invitait à « son thé » croyant s'adresser à un de ses familiers dont elle a prononcé le nom avec instance, nom que j'ai promis de ne point dévoiler à la *Bavarde*; c'est fait.

Parallèles aux papillons qui, après avoir voltigé autour d'un foyer lumineux, finissent par s'y brûler les ailes, nos horizontales, éblouies par le phare électrique des Folies-Bergère, ne peuvent s'empêcher de prendre leur vol vers l'établissement de Mme Gex, pour « soustraire » au sort des papillons les adorateurs qui voltigent autour de leurs charmes séducteurs.

C'est d'abord Julia, entourée de « chères » dont certains ont contribué à l'exportation « cotonnière » officiellement évaluée à 120 millions; Clémence, faisant mauvais œil à l'adjudant de service; Bérangère, plus blanche que le camélia couvrant le bouton de rose réservé « aux Elbeuviens ».

Eugénie, qui souriait à sa... barbe, et d'autres « excelsior » du petit Eden de l'île Lacroix, ornées de l'inevitable bouquet de violettes.

Pendant ce temps, Charlotte était emportée à toute vapeur par le steam de la foire Saint-Romain, pour se donner un avant-goût de son voyage à Barcelone (?); l'imposante Léa continuait à Pentresol Stenerer les fonctions qu'y remplissait Nana; Léontine mangeait un artichaut moins le cœur — à la brasserie du Rhin.

Une troupe (parisienne, d'après les affiches égayée en ce moment les habitants de la *Taverne alsacienne*, quai de Paris. Après l'art... saine nourriture à l'entresol du même établissement tenu par Mme veuve Arsène; déjeuners et soupers froids, choucroute... garnie, etc.

Dardel. chef-lieu de canton de 6,000 âmes, aux portes de Rouen, va, dit-on, avoir son théâtre. La nouvelle salle contiendrait autant de spectateurs qu'en refuse l'Odeon un soir de « première »; le vaudeville et la comédie y seraient joués chaque dimanche par une troupe que l'on jugera à l'œuvre.

Liberté des théâtres c'est la seule des vertus montaignes qui, par l'égalité de ses aspirations, resserre la fraternité, sous le drapeau qui a fait le tour du monde artiste.

A Rouen, la semaine théâtrale peut se résumer en un triple succès d'interprétation et de recettes, avec l'*Africain* au théâtre des Arts, *Mamzelle Nitouche* au Théâtre français, *Patric* au théâtre Lafayette.

Mon confrère Charles vous rendra assurément compte des rappels et des bis récueillis par les pensionnaires de M. Pezzani, de M. Anicet, de M. Mey. Je me borne, cette fois, à constater que les spectacles sont bien suivis à Rouen, patrie d'ailleurs du grand Corneille et de l'illustre Boileau.

Succès illimité, hier soir, au théâtre Lafayette avec les *Pirates de la Savane* dont l'interprétation est entièrement à l'éloge des pensionnaires de M. Mey impressionnés très méritants.

Le ballet du cinquième tableau, habilement réglé par Mme Marquitta, a provoqué de fort sympathiques manifestations à l'adresse des jeunes (7, 9, 13 ans) corps de ballet anglais, — les sœurs Edith, qui ont partagé les rappels avec la gracieuse Mlle Zuliani.

Aujourd'hui 11 novembre, *Patric* (en matinée et reprise ce soir) des *Pirates de la Savane* au théâtre de la rive gauche; *Mamzelle Nitouche* (en matinée et ce soir) à la scène du Vieux-Narcho.

Charmants spectacles promettant salle comble. — Nao.

AUX FOLIES-BERGÈRE. — Comme ils n'étaient pas munis de cartes de correspondance, le ténor de la *Bavarde*, force leur a été d'octroyer au guichet la somme de 1 franc, également de Méphisto qui, d'une

voix caverneuse, s'écria : c'est pas cher; trois ou quatre et un huissier se trouvant mal, mais bientôt tout rentra dans le calme, et nos deux compagnons s'installèrent aux premières galeries où je les suivis bientôt.

A ce moment les musiciens de l'orchestre avec un entrain admirable et un ensemble merveilleux jouaient les « Fougères » polka sans prétention. Il est vrai, modeste comme son titre, mais vraiment ravissante esparses de nuances réalistement artistiques. Félicitations à M. A. Lemarié, l'éminent compositeur, qui possède déjà à son avoir un nombre respectable de ces bluettes et qui, en outre, a le talent de bien conduire son orchestre.

La toile se lève, un comique, du nom de M. Canon, nous débute une chansonnette qu'il a le talent de nous rendre insupportable, il s'en va, b n voyage, et ne revient jamais. Fort heureusement, la similitude et radieuse diva, Paule Coités, arriva aussitôt... Quel chic, mes enfants! quel entrain! l'ait la voir quand elle vous chante : « J'suis Constance », ce petit air mutin, rieur et malin tout à la fois, c'est Bonnaire... même talent, j'ose le dire, parfaite diction et gestes parfaitement étudiés, c'est l'enfant gâtée de la salle, et elle le mérite bien. N'oublions pas les lettres, qui sont toujours variées, et toutes aussi pleines de bon goût que principielement belles.

All right, que c'était very pretty!... wery... Oh! yes... un essaim de charmes dans l'air s'élevait à la scène, toutes minnones et gentillettes, de véritables gazelles en liberté, s'orientant et gracieusement ravissantes en un mot; Le baile, commence, fort bien réglé ma foi, parfait d'ensemble et très divertissant. Salut aux deux étoiles mesdames A Poigny et Afiás la reine des abeilles, qui méritent tous nos compliments et nos plus chaleureuses ovations; vraiment, c'est merveilleux mesdames permettez moi de vous dire que vous nous montrez votre réel talent d'artistes chorégraphiques avec une élégance et une souplesse dignes de nos premières étoiles et avec une grâce toute exquise. Je regrette de ne pas savoir les noms des autres dames, mais j'y reviendrai.

Oh!... est bien le célèbre ventricule anglais, hilarité générale on se pâme et ce sont par des trépidations prolongées et des rappels frénétiques que chaque soir cet excellent artiste est accueilli.

Bravo la troupe Elène avec son travail d'équilibre sur les chaises, le même bravissimo M. Athya, l'homme-canon, étonnant... prodigieux... il faut y aller pour le croire, cela surpasse tout ce qu'on pourrait s'imaginer. N'oublions pas les frères Avoine; nos deux compagnons, toujours attentifs n'ont pu retenir de formidables hurrahs! et descendant avec la foule dans le jardin d'hiver où ils absorbent un bon bock qu'une charmante nymphe leur présente.

Faut. Mais c'est magnifique tout cela!... J'en étais sûr, Monseigneur que ce serait de votre goût, et si vous aviez vu les tziganes et les pavanelli, partis malgré les regrets de tout le monde, en revanche, on annonce un ballet des plus séduisants. Les lapins et bien autres choses encore... nous y reviendrons n'est-ce pas.

Faut. Oui, vilain tentateur nous y reviendrons, allons, prépare tes 30 c. pour la correspondance, boorre ma p p et arrête cette nuée que nous montions dessus, car le jour viendra bientôt. — DEX CASSA.

Rouen. — CANGANS XII. — Il n'était que temps que les Tziganes, fort applaudis d'ailleurs tous les soirs aux Folies-Bergère, partissent de notre bonne ville. Ces diables de Hongrois avaient le talent de faire vibrer le cœur de toutes nos pschuttes vadrouillantes.

Tous les soirs, c'était à qui leur offrait une hospitalité toute écossaise. Semblables aux grenouilles des marais que le rouge à tire, nos grenouilles de ruisseau étaient attirées par le costume flamboyant de ces artistes. Témoin, Marie Chénée, dont la *Bavarde* a déjà parlé, voulant faire une déclaration d'amour à un de ces maîtres, dont elle ne connaissait pas la langue; elle a eu recours à une de ses bonnes petites amies qui lui a servi d'interprète. Quels talents oratoires a déployé cette dernière, je n'ai pu entendre, toujours est-il, que gagné par ses tendres accents, il a accédé à la prière de la brune Marie, et le lendemain matin, à 9 heures, je l'ai vu sortir de la demeure de cette dernière, rue Ste-Croix, la mine un peu déconfortée par une nuit orageuse. — Pionit.

Degré, ma chère Albertine, allez donc cuever votre vin dans vos meubles. La rue de Talleyrand est pourtant assez large, Dieu merci, mais si ne voulez vous écarter, la « Bavarde » sera obligée de faire une pétition à la municipalité pour la faire élargir et ses jeunes gens que vous rencontrez tous les soirs dans cette même rue ne seraient pas obligés de prendre, à l'avenir, des parapluies pour éviter vos postillons. — Un nez-patte-heure.

CAFÉ THONRETT. — L'estaminet ne désemplit plus, les yeux de la belle Aline attirent les consommateurs à café, comme le phare des Folies-Bergère, appelle les gens qui aiment à s'amuser à l'île Lacroix. Elle est blonde comme les blés et pâle comme un beau soir d'automne, le profil est pur, la carnation délicate, c'est plus qu'il n'en faut pour charmer les clients.

CHRONIQUE DEMI-MONDAINE. — Lorsque cette pauvre Léontine veut poser pour la femme chic, elle me fait l'effet d'un éléphant qui voudrait danser sur des

